



7, rue des Carmes  
45000 Orléans  
tel 02.38.62.94.79  
fax 02.38.62.90.08  
mail [cinema@cinemalescarmes.com](mailto:cinema@cinemalescarmes.com)  
site [www.cinemalescarmes.com](http://www.cinemalescarmes.com)  
salle Europa cinéma classée Art et Essai,  
labels : Patrimoine, Recherche, Jeune Public



Diwan-centre  
5 rue Come  
45000 Orléans

## PRINTEMPS ET CINEMAS DU MAGHREB

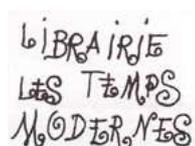


Orléans, Capitale des Cinémas du Maghreb  
Du 15 au 19 juin 2011.

14 films & courts métrages ; des avant-premières et rencontres, une exposition, des dégustations...

**Diwan-Centre** et le **Cinéma Les Carmes** sont heureux de vous présenter le premier festival des cinémas du maghreb qui se déroulera du 15 au 19 Juin 2011. Les films proposés sont récents et d'une actualité brûlante ; leurs auteurs sont déjà reconnus dans le monde du 7ème art et couronnés de nombreux prix. Beaucoup sont de jeunes gens qui montent et qui expriment la mouvance de toute une jeunesse : celle de leur pays. Un cinéma d'avant garde créatif et engagé qui n'hésite pas à aborder, dans des genres très différents, des sujets essentiels comme l'émigration des juifs marocains, la montée de l'intégrisme, la question de la double peine, et la révolution tunisienne at des lieux.

Nous remercions tous les partenaires qui nous ont permis d'inviter certains des réalisateurs pour en débattre avec le public de l'agglomération orléanaise et de la région Centre.



## Sommaire :

### Mardi 14 juin :

Avant- première du film « Mafrouza » (Egypte pays invité) p. 3

### Mercredi 15 juin/ Avant- Festival :

14h- « Bab Aziz, le prince qui contemplait son âme » (Tunisie) p. 5

20h30- Soirée contes du Maghreb par la compagnie *La Jarre d'Emile*, à l'espace délicat & scène p. 6

21h40- « Où vas-tu Moshé ? » (Maroc) p. 6

### Jeudi 16 juin :

18- Accueil et ouverture du festival par **Izza Génini**, en présence d'un **représentant du consul du Maroc**

18h45- « Retrouver Ouled Moumen » (Maroc) p. 8

20h15- Avant-première du film « La Mosquée » (Maroc) p. 9

### Vendredi 17 juin :

16h30- Rencontre avec Izza Génini au forum FNAC p. 11

18h00- « Lounes Matoub » (**Soirée en présence du réalisateur**) p. 11

20h00- « Hymen National » (**Soirée en présence du réalisateur**) p. 12

21h40- « Harash » (Court Métrage marocain) p. 13

22h00- « Fissures » (Maroc) p. 13

### Samedi 18 juin.

16h00- « Mascarades » (Algérie) p. 14

17h40- « Making of » (Tunisie) p. 17

20h00- Avant première du film « Plus jamais peur » (Tunisie) p. 17

Projections suivies d'un débat avec la **Ligue des Droits de l'Homme** et en présence de **Monsieur Gilbert Naccache**.

### Dimanche 19 juin.

10h30- « Bab Aziz... » Proposé en ciné p'tit déj (réservation obligatoire pour le petit déjeuner) (Tunisie) p. 19

16h00- « Bled Number one » (Algérie) p. 20

18h00- Avant-première du film « Sur la planche » (Maroc) p. 21

## Mardi 14 juin à 19h- Avant-première du film Mafrouza.

Réalisé par Emmanuelle Demoris (France, 2010)

"Mafrouza" tire son nom d'un quartier informel d'Alexandrie, détruit en 2007 après le tournage des cinq films qui y ont été tournés au fil de plusieurs années. Chaque film constitue un récit autonome qui peut se voir indépendamment des autres. Et l'intégralité du cycle peut se voir dans l'ordre chronologique comme dans le désordre : - Mafrouza - Oh la nuit ! - Mafrouza / Cœur ; - Que faire ? - La main du papillon

- Paraboles



### Voici comment est né “Mafrouza”, un monumental documentaire

“Mafrouza” est une œuvre exceptionnelle en cinq parties consacrée à un bidonville d'Alexandrie installé sur une ancienne nécropole. Un documentaire-monument qui n'aurait pu exister sans la complicité totale entre la cinéaste Emmanuelle Moris et son producteur Jean Gruault. “Mafrouza” est actuellement à l'affiche du Festival du film de Locarno, en Suisse.

A les imaginer cette semaine bras dessus, bras dessous, au Festival international du film de Locarno, on se réjouit pour Emmanuelle Demoris et Jean Gruault, venus y présenter Mafrouza, une œuvre exceptionnelle, qui aura mis dix ans à voir le jour. Un cycle de cinq longs métrages (1) autour d'un bidonville d'Alexandrie, que ces deux-là auront porté avec une détermination à la mesure de leur amitié. Leur relation est pourtant née d'un mariage arrangé, comme l'industrie audiovisuelle en célèbre tant. Celui d'une jeune cinéaste issue de la Femis et employée par TF1 à éplucher des scénarios pour en tirer des fiches de lecture, et d'un scénariste qui travailla avec la crème de la Nouvelle Vague (2), en particulier avec Truffaut sur Jules et Jim, L'Enfant sauvage, Les Deux Anglaises et le Continent, L'Histoire d'Adèle H, La Chambre verte et... 00-14, nom de code d'un projet ambitieux, arrêté par la mort du cinéaste, en 1984.

(...)

Lorsque Emmanuelle envisage de consacrer un documentaire au « rapport des vivants aux morts », il la fait profiter de son érudition d'ancien séminariste et de son matérialisme d'ancien communiste. Et quand, dotée d'une bourse d'écriture de la Villa Médicis, elle se lance en 1999 dans un tour du bassin méditerranéen, il lui confie face caméra, le jour de son départ, sa vision dédramatisée de la mort – simple retour à l'inexistence. Le périple d'Emmanuelle la mènera, neuf mois durant, de l'Italie à la Palestine, en passant par l'Égypte.

A Alexandrie, l'archéologue Jean-Yves Empereur lui conseille d'aller voir Mafrouza, ancienne nécropole joutant le port et transformée en bidonville. Eblouie par la liberté d'esprit et par l'humanité solaire de ses habitants, Emmanuelle s'y rend à plusieurs reprises. « De retour à Paris, elle m'a montré ses rushes », se souvient Jean Gruault, qui a suivi le déroulement de son expédition au rythme de ses lettres et de ses coups de téléphone. « J'ai tout de suite été frappé par la distance de certains habitants vis-à-vis des lieux communs et des idées préconçues. Ça m'a paru un excellent point de départ. » En prenant le temps qu'il faut, elle révèle des personnalités complexes et chaleureuses.

Si elle est globalement bien accueillie à Mafrouza, certains l'accusent de chercher le « scandale » en filmant leur misère. Elle leur explique sa démarche, leur montre *Le Kid*, de Chaplin, pour leur prouver que l'on peut représenter des gens pauvres sans faire de leur pauvreté son sujet. Adoptée par le quartier, elle est invitée à entrer chez les uns et les autres, à filmer un mariage, des chants, l'épicier du quartier ou la confection du pain, à recueillir des paroles dont la profondeur conforte sa place parmi eux. En prenant le temps qu'il faut, elle révèle des personnalités complexes et chaleureuses.

Depuis Paris, Jean Gruault suit ses séjours égyptiens avec une vive curiosité, friand de ces vies inconnues qui lui deviennent familières. Des habitants, amenés à lui parler au téléphone, le surnomment « le vieil homme qui rit beaucoup ». Les années passent. Les images s'accumulent. Au printemps 2006, Emmanuelle Demoris tient un prémontage de vingt-cinq heures. Jean décide alors de fonder une société pour soutenir le projet, devenu monumental. Un cycle de cinq films de plus de deux heures chacun.

La suite de l'aventure pourrait se ramener à l'espace d'une maison. Celle des Gruault, acquise en 1968 dans une impasse du XIX<sup>e</sup> arrondissement et métamorphosée en maison de production. De la cave (transformée en salle de projection) au premier étage (changé en bureau des films de la Villa) et même jusqu'au grenier, que Jean débarrasse de son train électrique, remisant soigneusement locos, wagons et rails pour y aménager une salle de montage. C'est là, jour après jour, que le cycle prendra corps, dans une agitation qui enchante le « jeune » producteur. « Mafrouza est une expérience limite dans le contexte du cinéma contemporain. »

Mafrouza tient de ces rares entreprises qui doivent leur existence à l'engagement absolu d'un auteur, au soutien indéfectible d'un producteur et à leur amitié commune. Les cinq films du cycle prennent le temps nécessaire à la mise en scène d'une humanité radieuse, comme de ses enjeux individuels et politiques. De quoi séduire Olivier Père, tout nouveau directeur du prestigieux festival de Locarno, qui voit en Mafrouza « une expérience limite, dans le contexte du cinéma contemporain ». Parions que, projetée du jusqu'au 13 août, cette œuvre magistrale trouvera un accès au public qu'elle mérite.

Après ? « On se lancera dans une nouvelle aventure », prédit Jean Gruault, qui avoue deux projets de fiction avec Emmanuelle Demoris. « Des trucs pas évidents, bien sûr. Je n'ai jamais aimé rien d'autre. Ça oblige à chercher. »

**Emmanuelle Skyvington et François Ekchajzer. Télérama n° 3160**

## Mercredi 15 juin :

14h Bab Aziz , le prince qui contemplait son âme de Nacer Khémir (France-Tunisie, 1h36,



2006, vostf)

Perdues dans un océan de sable, deux silhouettes cheminent : Ishtar, une petite fille pleine d'entrain, et son grand-père Bab'Aziz, un derviche aveugle. Elle le guide vers la grande réunion des derviches qui a lieu tous les trente ans, mais pour trouver cet endroit secret, il faut "écouter le silence infini du désert avec son cœur". Leur voyage à travers l'immensité brûlante les amène, tel un jeu de pistes, à la croisée d'autres destins...

*Nacer Khemir réalise là un film d'une sidérante beauté, aussi fascinant que fourvoyant. On se perd facilement dans ce labyrinthe, tant les récits s'entremêlent et le sens reste celui qu'on veut bien y mettre, mais on s'y perd volontiers car il nous emmène dans un monde où la poésie transcende le réalisme. Il serait dommage de n'y voir qu'une drogue destinée à plaire à l'orientaliste qui sommeille en chacun : cet appel au rêve restaure la pertinence de l'imaginaire dans la pensée, celle d'ouvrir les possibles pour dépasser la raison et la loi qui limitent le destin.*

*Nous connaissons bien la tempête qui ouvre le film : elle est notre perte de repères dans un monde où "même les dunes ont changé de place", comme le remarque Ishtar qui accompagne le vieux derviche aveugle Bab'Aziz (= grand père). Ils traversent le désert pour se rendre à la grande réunion des derviches qui n'a lieu que tous les trente ans. Ishtar a le regard vital de l'enfance, Bab'Aziz celui du seuil de la mort, ces "noces avec l'éternité". Leur échange est initiatique : "Quand tu parles, il fait moins froid", lui dit Ishtar pour l'encourager à conter. Car ils communiquent avec cette parole qui apprend à "voir avec les yeux du cœur". Pas de carte dans le désert, pas de chemin tracé : on trouve sa voie en marchant et chantant, sans doute parce que ce qui compte est davantage de chercher que de trouver. La grande réunion des derviches ne sera donc pas un aboutissement en soi : plutôt qu'un sommet dramaturgique, elle sera le lieu où Bab'Aziz passe à une nouvelle étape dans le grand mouvement de la vie. Celui qui recouvre de sable sa dépouille rappelle que l'enfant dans le ventre de sa mère ne connaît pas la beauté du monde et qu'il en est de même devant la mort.*

*En cheminant, Ishtar et Bab'Aziz font des rencontres. Tous cherchent quelque chose, le sens, une bien-aimée, la justice... Chacun raconte son histoire, comme dans Les Mille et une nuits, ce conte qui sauve la vie de Shéhérazade car à l'aube il n'est jamais terminé. Le film enchâsse de même les récits, un personnage rencontré racontant lui-même une nouvelle histoire impliquant de nouveaux personnages, etc. Il se fait ainsi toile poétique plutôt que succession d'événements, tournant comme le derviche de son début en une spirale reliée par un seul et même thème : l'amour. Un homme à moto succède à un prince à cheval, une ville oasis surgit des sables du désert, le jeune et le vieux ne font qu'un, l'invisible prend le pas sur le visible... Tout se brouille et tout se remet en place dans une autre logique où l'hallucination et le réel s'entremêlent. Le temps se mélange autant que les récits, si bien que la continuité évoquée fait davantage référence à un renouvellement perpétuel de l'homme qu'à un destin linéaire ou tracé. La vision soufie ne travaille-t-elle pas l'illusion des sens pour cerner l'unité de l'existence ?*

*S'il fallait n'en retenir qu'une phrase, le film nous la met en exergue : "Il y a autant de chemins qui mènent à Dieu que d'hommes sur terre". A quoi bon dès lors enfermer l'islam et les Arabes dans une image réductrice et figée ? Ici,*

*le décalage est permanent. Même les habits sont stylisés. On ne peut saisir la réalité sans un changement de regard, on ne peut saisir un peuple sans l'écouter. "N'est pas fou celui qu'on croit" : cette culture millénaire, nous dit ce film, est le contraire de la dérive intégriste. Sa tradition contemplative est centrée sur l'expérience sensible de l'amour. Plutôt qu'une identité fermée, elle se décline en mille facettes. Tourné en Tunisie et en Iran, le film mélange le perse, l'arabe et d'autres langues mais les personnages se comprennent car ils parlent un même langage spirituel, parce qu'ils communiquent avec leurs corps. De la même façon que des intellectuels de peuples opposés pouvaient communiquer sans traduction dans Notre musique de Godard.*

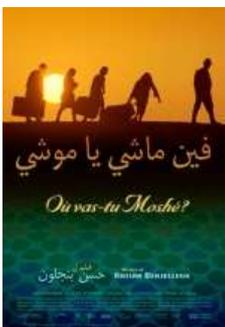
*Osman se jette dans le puit pour retrouver sa bien-aimée et le prince s'abstrait du monde en contemplant son âme dans la source où l'a conduit la gazelle : cette culture ne porte-t-elle pas aussi sa difficile inscription dans une modernité aux formes imposées par l'universalisme utilitariste et consumériste occidental ? C'est par la continuité et la complexité d'une recherche spirituelle qui fut toujours centrée sur l'amour et non par un repli réactionnaire sur une identité figée qu'elle pourra résister au rouleau compresseur de la globalisation, retrouver sa dignité et guider le monde, semble répondre Nacer Khemir en multipliant à plaisir symboliques, références et visions. Le puzzle du film trouve son unité à travers le personnage de Bab'Aziz. Une vision s'impose alors de la quête essentielle pour tous, au Nord comme au Sud, d'un sens de la vie puisant sa source dans l'amour et le grand mouvement de l'ordre du monde.*

**Olivier Barlet, Africultures.com**

## 20h Soirée contes présentés par La Jarre d'Emile

Cette soirée se déroulera à l'espace délicat & scène.

### 21h40- Où vas-tu Moshé ? De Hassan Ben Jelloun (Maroc/ Canada, 1h30, 2007, VOSTF)



Au début des années 60, suite à l'indépendance du Maroc, des centaines de milliers de Juifs marocains, craignant l'incertitude politique et en quête d'une vie meilleure, décident de quitter leur terre natale pour immigrer en Israël et dans d'autres pays. Quand Mustapha, le gérant du seul bar de la petite ville de Bejjad, apprend que tous les Juifs partent, il panique. Si tous les non-musulmans quittent la ville, il sera forcé de fermer le bar. Comment éviter la fermeture ? En retenant un Juif ! Plus facile à dire qu'à faire... Voyant toutes ses manigances rester sans résultat, ses espoirs faiblissent et il s'apprête à se résigner. C'est alors que se présente une solution parfaite, tellement simple, que personne n'y avait songé... Si seulement tous les problèmes pouvaient se résoudre aussi facilement...

*« Le cinéma de Benjelloun est un cinéma qui dit plus qu'il ne suggère, qui pointe du doigt plus qu'il ne désigne du regard, aurait dit le critique Serge Daney. Non que tout soit dit dans le dialogue, mais parce que tout le film est construit autour d'une volonté d'engagement. Aussi bien dans Jugement d'une femme, qui témoignait de la mouvance cherchant à redonner ses droits à la femme marocaine, que dans La Chambre noire qui revenait sur la répression durant les années de plomb pour montrer combien elles ont poussé les jeunes dans les bras des islamistes, il cherche à bousculer sa société, non sans prendre les risques correspondants. Où vas-tu Moshé ? est en parfaite continuité avec cette double démarche de participer à la réconciliation du peuple marocain avec son Histoire tout en la regardant en face et d'essayer de faire évoluer les mentalités pour conjurer la menace intégriste.*

*Benjelloun allie ainsi une approche documentaire réaliste et des métaphores aisément déchiffrables. Il puise dans la tradition des conteurs qu'il a pu écouter dans les souks durant son enfance une certaine façon limpide et sensible de raconter une histoire en tricotant fiction et chronique, multipliant anecdotes et digressions en un ensemble cohérent et surtout signifiant. Où vas-tu Moshé ? est ainsi un film à la fois divertissant et engagé qui, bien que situé en 1963 à l'époque où les Juifs ont massivement quitté le Maroc pour se rendre principalement en Israël (où les Sépharades gonfleront les chiffres du chômage), resitue ce moment historique qu'il décrit en détails dans un enjeu plus large,*

*celui de la conscience que la perte de sa diversité prépare la régression d'une société. Clairement, en effet, pour Benjelloun, le départ des Juifs a non seulement signifié une dramatique fuite des cerveaux mais a profondément déséquilibré le pays. (...).*

*Les quelques 300 000 Juifs que comportait le Maroc en 1945 ne se sont plus sentis défendus à la mort de leur protecteur Mohammed V. Encouragés par les organisations sionistes qui orchestraient le peuplement d'Israël, ils ont quitté en catimini le pays de leurs racines. Benjelloun décrit d'une loupe très humaine une communauté qui peu à peu se convainc d'accepter l'offre de partir, vit les déchirements correspondants, et s'engouffre dans des cars affrétés la nuit en cachette, laissant derrière elle, comme ce fut le cas à Roben Island pour les candidats à l'émigration aux Etats-Unis, ceux qui ne répondent pas au profil du bon immigré, les malades, les déviants et les fous. Benjelloun se saisit d'un personnage de fou qui se croit général pour lui faire incarner avec prescience un Moshé Dayan triomphant. (...) Reste ce que le film peut faire progresser dans le débat public marocain sur une période sombre et mal assumée de l'Histoire du pays, sans oublier ses clins d'œil complices à ceux qui défendent leur liberté d'être et de penser. C'est certainement là qu'il trouve à la fois son utilité et sa nécessité. »*

Olivier Barlet. [.africultures.com](http://www.africultures.com)



Hassan BENJELLOUN Scénariste, réalisateur et producteur marocain, est né le 12 Avril 1950 à Settat. Benjamin d'une famille de dix enfants, il y grandi et suit ses études primaires et secondaires.

Après son Baccalauréat, il poursuit des études supérieures de pharmacie à Caen où il décroche son diplôme en 1976.

De retour au Maroc, il effectue son service civil à la faculté de médecine de Casablanca et, en février 1979, crée sa Pharmacie à Settat.

Passionné du septième art, il s'inscrit dans des clubs de cinéma dits d'art et d'essai et participe à plusieurs manifestations culturelles. Il réalise de 1976 à 1979 des reportages et films médicaux.

En 1980, fidèle à son amour pour l'art et le cinéma, il décide de retourner à Paris pour suivre des études de réalisation au Conservatoire Libre du Cinéma Français (CLCF). Il s'installe rue du Cherche Midi et, après avoir passé un stage à la chaîne de télévision FR3 nouvellement créée, il réalise en 1983 son premier court métrage "A sens unique".

Son diplôme en poche, il retourne au Maroc en 1984 et assiste Abdelkader LAQTAA dans l'émission "Image et Son". Il crée dans un premier temps, en collaboration avec d'autres cinéastes marocains, dont feu Mohammed Reggab, la société Film Maghreb. Ils réalisent ensemble des films institutionnels, documentaires et publicitaires (1985-1990). En 1989, il s'associe à quatre autres réalisateurs marocains, et créent ensemble le groupement de Casablanca, qui a donné naissance à cinq long métrages, dont **La Fête des Autres**, première fiction de Hassan Benjelloun. Depuis, Hassan a produit et réalisé sept autres longs métrages qui ont reçu un bon accueil auprès du public: "**Yarit ou le temps d'une chanson**" (1993), "**Les Amis d'hier**" (1996), "**Les Lèvres du silence**" (2000), "**Jugement d'une femme**" (2000), "**La Chambre Noire**" (2004), "**Où vas-tu Moshé ?**" (2007) et "**Les oubliés de l'histoire**" (2009). Sélectionné en compétition officielle au **Fespaco 2005**, *La Chambre Noire* y a reçu l'Etalon d'argent du long métrage. Cinéaste soucieux des problèmes que vit la société marocaine, il traite des sujets variés tels que les droits de la femme, les années de plomb, l'exode des juifs marocains... Plusieurs prix lui seront décernés, ce qui lui vaudra une notoriété et une reconnaissance nationales et internationales.

Source: <http://www.hassanbenjelloun.com/biographie.php>

## Jeudi 16 juin :

### 18h Cocktail d'accueil

Ouverture du festival par **Izza Génini** (réalisatrice et productrice marocaine), présidente d'honneur de Diwan-Centre, et **Miloud Mimoun**, président du Maghreb des films. Et un représentant du consulat du Maroc.



Réalisatrice franco-marocaine

Née à Casablanca en 1942 dans une famille juive marocaine, Izza Genini vit à Paris depuis 1960. Après des études de lettres et de langues étrangères à la Sorbonne et à l'Ecole des Langues Orientales, elle se consacre de 1966 à 1970 aux relations extérieures des Festivals de Tours et d'Annecy. De 1970 à 1986 : Directrice de la salle de projection Club 70. À partir de 1973, elle a fait la promotion du cinéma marocain en France (grâce à la société Sogeav). En 1987, elle est devenue la première documentariste du Maroc. Izza Genini a tourné plusieurs documentaires sur le Maroc, en particulier sur le patrimoine musicale marocain : *Retrouver Ouled Moumen* (1994), *Concerto pour 13 voix* et *Voix du Maroc* (1995), *Pour le plaisir des yeux...* et *La route du cédrat, le fruit de la Splendeur* (1997), *Tambours Battant* (1999), *Cyberstories* (2001)...



**18h45- Retrouver Ouled Moumen** de Izza Génini (Maroc, 50 minutes, 1994, Vostf)-

Projection suivie d'une rencontre.

"Bâti sur une vaste oliveraie au sud de Marrakech, Oulad Moumen est le village où fut fondée dans les années 10 la famille Edery. La migration, par étapes marocaines d'abord, mondiales ensuite, a transplanté les membres de cette famille, les a séparés, transformés et assimilés à d'autres cultures.

Izza Génini réalisatrice, les réunit à Oulad Moumen, sur les lieux de leurs origines. Au moyens d'archives personnelles et historiques, et de prises directes, le film "**Retrouver Ouled Moumen**" retrace la saga de cette migration exemplaire à laquelle s'identifie la multitude des familles éclatées.



### ***La Mosquée de Daoud Aoulad-Syad : Marxisme tendance Karl et Groucho***

*Parfois, les plus belles surprises proviennent des endroits où on ne les attend pas. Qui aurait pu croire que le désert aride marocain allait livrer, aux yeux du public namurois, une métaphore grinçante et incroyablement drôle sur les rouages de la société ? Avec La mosquée, Daoud Aoulad-Syad réalise une farce inspirée de faits réels qui sont toujours en cours (!). En effet, lors du tournage d'En attendant Pasolini, une mosquée fut construite sur le terrain de Moha. Mais, sous prétexte qu'on ne détruit pas une mosquée (même s'il s'agit, comme ici, d'un décor de cinéma), les villageois et un faux Imam, lui-même acteur du film, reprennent en main le temple pour en faire l'organe officiel du village ! Tout cela au grand désarroi du pauvre Moha qui se voit privé de son gagne pain. Le vieil homme entame alors une croisade contre les hautes instances de sa communauté...*

***La mosquée est un film universel.*** Il donne à voir la bêtise en mouvement : les autorités, les politiciens, les religieux,



*les villageois, tous en prennent pour leur grade. Mais, surtout, ce que cherche à nous montrer le cinéaste, c'est que le fonctionnement de la société repose toujours sur des compromis humains et sur des impostures à répétition. Il y a du marxisme chez Aoulad-Syad, tendance Karl et tendance Groucho.*

*Tendance Groucho d'abord. Aoulad-Syad dévoile l'absurdité de la situation avec un humour pince-sans-rire absolument génial. Il use abondamment de l'hypocrisie et de la mauvaise foi pour faire naître le rire. Tous les personnages secondaires semblent réciter leurs paroles comme si elles incarnaient la Vérité. De plus, on ne sait pas si ces personnages sont « eux-mêmes » ou s'ils jouent un rôle. L'Imam, par exemple, s'est adjugé ce titre après avoir incarné un acteur dans le film qui a été tourné au village.*

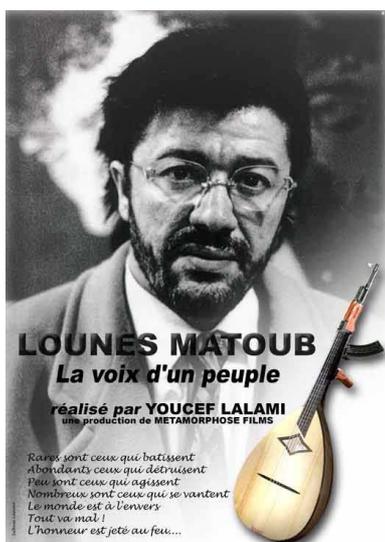
*Pour Aoulad-Syad, tout est bidon. La tour de Babel n'est en réalité qu'un château de carte. La fausse Mosquée incarne parfaitement cette métaphore : sa face est flamboyante mais, à son envers, l'artifice des fondations construites en papier mâché offre le revers de la médaille. La réalité n'est qu'un grand décor de cinéma où les plus perfides l'emportent sur le terrain des apparences. Et après ? Que reste-t-il lorsque les constructions fragiles et mensongères sont mises à nu ? Il reste la revendication et la persévérance.*

*Telle est la tendance « Karl » d'Aoulad-Syad. Celle-ci ne se limite pas simplement à condamner le monde des apparences qui ne serait qu'un circuit de marchandises et de flux humains. Elle consiste aussi à réaffirmer, paradoxalement (puisque le film offre une critique du « milieu du cinéma »), une croyance dans la puissance du septième art. Car La mosquée est, avant tout, un film de mise en scène, un film où le spectateur existe, un film où la nécessité du combat est secrètement transmise par un dialogue de sourd. Et, enfin, dans ce mélange savant d'humour et de politique, c'est toute la dignité de l'homme africain qui se trouve remise en avant, à mille lieux de la pornographie humaniste et victimaire.*

***Vous l'aurez compris, La mosquée est un film magnifique.***

Vendredi 17 juin :

A partir de 16h30 :  
Rencontre avec IZZA GENINI au forum FNAC.



**18h- Lounès Matoub, la voix d'un peuple**, de Youcef Lalami  
(Algérie, 50 min, 2008, VOSTF)

Soirée en présence du réalisateur

Assassiné le 25 juin 1998 à Tala Bounane, Lounès Matoub continue de défrayer la chronique, non seulement en Kabylie, où sa popularité et son immortalité sont bien établies, mais aussi dans l'une des plus grandes capitales du monde : Paris.

19h30- Buffet



**20h00- Hymen national- Malaise dans l'islam** de Jamel Mokni (Tunisie, 1h, VOSTF)

Soirée en présence du réalisateur

Le réalisateur aborde un sujet délicat : l'hymenorraphie ou reconstruction chirurgicale de l'hymen, pratique de plus en plus courante dans son pays d'origine, la Tunisie.

Dans ce pays considéré comme un modèle de développement et de modernité pour l'ensemble des pays arabo-musulmans, l'exigence de la virginité de la fiancée au moment de ses noces reste malheureusement toujours d'actualité. La perte de la virginité marginalise ou exclut. Les jeunes femmes confrontées à ce problème n'ont pas le choix : pour

échapper à la honte et espérer pouvoir construire un avenir parmi les leurs, elles doivent faire recours à la chirurgie.



Avec « Hymen National – Malaise dans l'islam », le réalisateur Jamel Mokni signe un documentaire engagé. Il dénonce la souffrance de certaines femmes musulmanes qui ont perdu leur virginité avant le mariage. Entretien par Jeune Afrique :

**Jeuneafrique.com : Quel est le message de votre film ?**

**Jamel Mokni :** Qu'une fille qui a perdu sa virginité ne doit pas avoir honte parce que c'est un acte normal, ordinaire. Pourtant, quand une fille a perdu sa virginité, elle a tout perdu : on la traite de pute, et tout le monde veut coucher avec elle ! J'ai fait le film pour dénoncer l'omerta, le black-out, le silence. Pour changer la mentalité, le regard des gens. D'autant qu'en Tunisie la moyenne d'âge du mariage des filles est d'environ 28 ans. Alors de leur puberté, vers 14 ans, à 28 ans, qu'est-ce qu'elles vont faire ? Le problème se pose réellement car une fille en bonne santé va avoir des envies, et donc des relations sexuelles.

**Vous donnez la parole aux partisans et aux opposants de la virginité mais vous avez clairement un parti pris...**

Pour moi, un documentaire doit avoir un point de vue documenté. Je connais très bien le sujet, j'ai rencontré pratiquement tout le monde mais, oui, j'ai mon point de vue, clair et net. On voit la souffrance de ces filles... Ce film est un film de droits de l'homme. Je défends les droits de la femme à avoir une relation sexuelle avant le mariage.

**Il y a une hypocrisie sociale sur la virginité...**

Les hommes veulent avoir des relations avec les filles qui ont perdu leur virginité, mais après ils veulent se marier avec des filles vierges ! Mais si le vrai problème est dans la tête des hommes, il l'est aussi dans la tête des femmes : elles ont intériorisé qu'une fille doit être vierge le jour du mariage. Du coup, elles essaient de transmettre cette idée à leurs filles et à leurs garçons.

**Votre film a été bien reçu lors de la projection-débat, mais vous avez des détracteurs. Que vous reprochent-ils ?**

Comme la production a été financée par la Belgique, quelques conservateurs pensent que le film est une tentative des pays occidentaux de nuire à la réputation de la Tunisie ou de régler leurs comptes avec le pays à travers ses ressortissants. Mais ce n'est pas vrai !

**Votre film est dédié à Tahar Haddad. Qui est-il ?**

En 1930, ce syndicaliste tunisien très actif a écrit le livre *Notre femme dans la charia et la société*. Il explique d'une façon très scientifique qu'il est contre la polygamie, la répudiation... et tout ce que Bourguiba [l'ancien président tunisien Habib] a dénoncé par la suite. Tahar Haddad a été empêché de terminer ses études de droit, il a dû s'exiler. Et il est mort à 36 ans d'une crise cardiaque, suite à une tuberculose. À son enterrement, il n'y avait que cinq personnes parce qu'il représentait la honte : "Il a défendu la femme ? Comment ça se faisait qu'il la défende ?" À l'époque, c'était inadmissible.

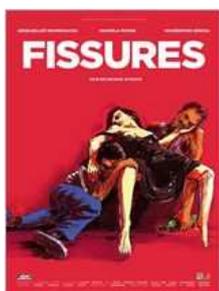


## 21h40 **Harash**, de Ismaël El Iraki

Ce court métrage de 25 minutes a remporté le Prix Attention Talent Fnac et la Mention spéciale du Jury au Festival International du Court Métrage de Clermont-Ferrand 2009  
Sélectionné aux festivals de Filmets (Barcelone), du film Panafrica International (Montréal, Québec) et Paris Cinéma lauréat du prix Attention Talent FNAC en 2009

Casablanca. Arnaques, islamistes et football. Lwiyen accumule les combines et doit de l'argent à Omar, un flic corrompu. Assad, son ami d'enfance, est un ivrogne nihiliste qui rêve de revoir son Sahara natal. Ils ne valent pas grand chose, mais ici ils sont loin d'être les pires.

Leur amitié survivra-t-elle à Casa?



## 22h00- **Fissures**, de Hicham Ayouch (Maroc, 1h15, 2009, vostf)

*Dans Tanger, ville mystérieuse et magique, trois marginaux en quête d'amour et de délivrance vont se rencontrer et s'aimer : Abdessellem, un homme brisé qui sort de prison, Noureddine, son meilleur ami, et Marcela, une brésilienne fantasque, excessive et suicidaire.*

### «Fissures», Tanger imminent

Urgence. Hicham Ayouch emprunte à la Nouvelle Vague et met en scène la dérive existentielle d'un trio rebelle au Maroc. L'accroche d'abord prévue à cet article voulait dire que *Fissures* est un film qui tombe à pic. Or il ne tombe pas, au contraire : il se lève. Et il se lève à pic, en effet. Il nous vient du Maroc, un pays où la vague des révolutions arabes est pour l'instant amortie, ce qui ne l'empêchera pas de s'infiltrer et s'exprimer sous d'autres formes. Ce n'est pas un film militant, ni même directement politique, mais c'est assurément un film de libération, dont notre perception est fatalement éclairée par l'éclatante lumière de l'actualité arabe. Une libération qui concerne trois personnages, deux hommes et une femme : Abdessellem qui sort de taule, son meilleur ami Noureddine et la Brésilienne Marcela, en dérive existentielle à Tanger, comme une Jane Bowles destroy du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont pas de jeunes moineaux mais, au contraire, des adultes bien sonnés et c'est une première bonne surprise de ce film pourtant jeune : il ne joue sur aucun narcissisme ou séduction de la «jeunesse», n'instrumentalise jamais celle-ci en métaphore de tout un pays, mais lui fait tout de même une large place autour de son trio de tête. Ensemble, ces trois-là vont picoler, danser, s'engueuler, s'embrasser, beaucoup rire, vivre. Ils forment un triangle par nature subversif et infernal, pour lequel la société n'a prévu aucune case. Ils ne tiennent donc que les uns par les autres et leur réunion est aussi la condition d'une synergie : plus ils sont proches, plus ils sont forts et heureux et mieux ils résistent à la pression sociale alentour. Tout ceci ne s'exprime pas directement dans leurs mots, mais dans les faits et dans la mise en scène de Hicham Ayouch, dont c'est la première fiction. Ses partis pris convergent sous un même mot d'ordre de liberté : improvisation, scénario *in progress*, tournage à l'arraché, légèreté totale des dispositifs, place aux rencontres et à l'intuition.

Cela a valu à *Fissures* sa réputation d'enfant de la Nouvelle Vague. Plutôt qu'*A bout de souffle*, auquel il a été comparé, c'est davantage au Rivette expérimental des seventies qu'il fait souvent songer, entre *Noroît* et *Out 1*, avec une nette touche à la Cassavetes. Les qualités du

film, nombreuses et évidentes, ne l'immunisent pas contre une fragilité d'ensemble, mais celle-ci se justifie aussi d'une place naturelle : un tel projet est par définition délicat et Ayouch ne cherche jamais à masquer cette tendreté.

Parmi les réussites les plus vivaces, on trouvera dans *Fissures* ce parfum et ce battement devenus très rares dans la vraie vie comme au cinéma : une ville, une putain de ville, comme il n'en existe presque plus en Europe. Il y a comme une intégrité cinématique surpuissante de Tanger avec laquelle le cinéaste fait corps et où le film nous immerge, un peu comme Alain Tanner le fit pour Lisbonne avec *Dans la ville blanche*. Balades nocturnes, créatures de tous poils, ivresses... La révolte des héros de *Fissures* leur est commune, mais les racines profondes de leur mutinerie sensuelle et sentimentale sont individuelles, chacun ayant les sens insurgés dans son malheur. Leur union est un antidote à ce malheur. A la fin, sur une plage, après une nuit toute en transes gnawas, se lève un vent à décorner les bœufs. De ceux qui annoncent qu'ils vont tout balayer.

**Libération, Thomas Séguret**

---

## Samedi 18 juin :



**16h-Mascarades**, de Lyes Salam (France, 1h32, 2007, VOSTF)

Un village quelque part en Algérie. Orgueilleux et fanfaron, Mounir aspire à être reconnu à sa juste valeur. Son talon d'Achille : tout le monde se moque de sa sœur, Rym, qui s'endort à tout bout de champ.

Un soir, alors qu'il rentre soûl de la ville, Mounir annonce sur la place du village qu'un riche homme d'affaires étranger a demandé la main de sa sœur.

Du jour au lendemain, il devient l'objet de toutes les convoitises. Aveuglé par son mensonge, Mounir va sans le vouloir changer le destin des siens...

*« Avec tous ses films, Lyes Salem rafle les prix dans les festivals. Après le succès de Jean-Fares, petit bijou honoré du grand prix du court métrage à la Biennale des cinémas arabes de Paris en 2002, Cousines avait décroché le César du meilleur court métrage en 2004. Son premier long métrage ne déroge pas à la règle. Sa recette ? Une bonne dose d'humour, une belle légèreté, mais aussi un ancrage au forceps dans le réel. Comme le disait Gérard Genette, l'humour est un tragique vu de dos. Le village des Aurès où se déroule Mascarades n'est pas cité mais tous les Algériens s'y retrouvent, comme en témoigne le succès du film en Algérie où le réalisateur a tenu à le présenter trois mois avant sa sortie française.*

*Le film démarre, comme Cousines, par un beau plan séquence. Un paisible minaret est bien centré dans l'image tandis que des câbles en tous sens viennent envahir le cadre : le réel, l'activité des hommes, que la caméra saisit en se baladant tranquillement sur une place animée. Un cortège de berlines aux vitres fumées vient parader dans un nuage de poussière : un mariage. Ces pauvres gens du village s'endettent jusqu'au cou pour les louer à grand frais au Colonel (cette autorité que l'on ne verra jamais) pour réussir leur mariage. C'est la première de ces dérisoires mascarades sur lesquelles Lyes Salem porte un regard*

*aussi amusé que critique, tous ces masques que l'on se plaît à porter pour accéder à la reconnaissance ou que l'on se doit de revêtir pour échapper aux vindictes. L'humour sera son arme, qui selon la formule consacrée permet de parler légèrement des choses sérieuses et sérieusement des choses légères. Adeptes des satires de la comédie italienne sauce Mahmoud Zemmouri, il frise volontiers le burlesque dans des enfilades bien agencées, à la faveur du personnage pince sans rire et caoutchouc de Khliffa (remarquable Mohamed Bouchaïb). Les dialogues désopilants, dans un arabe dialectal qui parle à tous, font mouche à tous les coups : "Où est ton voile ?", lance Mounir à sa femme quand il veulent sortir. "Je l'ai perdu", répond Habiba. "Le mien était avec le sien", surenchérit Rym.*

*C'est qu'elles lui donnent du fil à retordre, ces femmes qui savent ce qu'elles veulent ! Mounir (le convaincant Lyes Salem qui, venant du théâtre, joue dans tous ses films) est pathétique dans ses tentatives de leur opposer la loi du mâle toujours inquiet de ce que les autres penseront. Rym, sa sœur (Sarah Reguieg), est amoureuse de son compère Khliffa, un gars simple qui veut monter un vidéoclub. Pas question : "je la marierai à un vrai bonhomme". Mais le problème est qu'elle est atteinte d'un mal étrange qui en fait la risée de tous : elle s'endort à tout bout de champ. Poussé à bout, Mounir finit par faire croire qu'elle a été promise à un richissime étranger, ce qui ameuté tout le village. Et le voilà tout d'un coup courtois et respecté : cette nouvelle mascarade lui permet de grimper dans l'échelle sociale, cette fameuse hiérarchie du hogra qui ouvre à tant de corruption. Redouane (Mourad Khen) pourra dès lors le faire profiter de ses combines et de ses coups bas. Mais sa femme Habiba (Rym Takoucht) veille, à qui on ne la fait pas...*

*Le microcosme villageois est à l'image du pays et Lyes Salem ne craint pas l'allégorie : "Rym, dit-il, est pour moi l'Algérie qui sommeille, qui n'attend que de se réveiller." Avec Khliffa, ils n'ont pas spécialement envie de la quitter mais tout simplement de choisir leur destin, ce que renforcent les paysages western des Aurès. Ni victimes ni misérables, ils font sauter les clichés que l'on porte sur l'Algérie en même temps que les verrous d'une société conservatrice. Servi par des acteurs enthousiastes et d'une évidente pertinence pour le temps présent, Mascarades manie sans prétention mais avec un bonheur jubilatoire la satire et la dérision. Un vrai plaisir. »*

**Olivier Barlet, [Africultures.com](http://Africultures.com)**

*"Mascarades" : fantasia au bled*

*Un cortège de voitures noires aux vitres fumées vient troubler la quiétude d'un village algérien, soulevant des nuages de poussière. Cette fantasia brutale ne marque pourtant pas l'irruption de l'extérieur dans la paix campagnarde. Les spectateurs de Mascarades, le premier long métrage du cinéaste algérien établi en France Lyes Salem l'apprennent vite : à chaque grande occasion - mariage, circoncision... -, les habitants du village louent ces voitures au colonel, la grosse légume de l'endroit, pour se croire riches quelques instants.*

*Pour un film sur le mensonge, Mascarades annonce clairement la couleur : il ne s'agira, au long de ces 90 minutes de comédie, que de déguisements sociaux, de tromperies sur la marchandise. Cette chorégraphie burlesque s'organise autour de la figure de Mounir, un rôle que Lyes Salem s'est réservé.*

*Tout dépend du profil que l'on considère : on peut aussi bien prendre Mounir pour un parfait raté que pour un survivant plein de ressources. Jardinier (il préfère dire "ingénieur horticole") chez le colonel, il*

*peine à nourrir sa femme Habiba, leur petit garçon et sa sœur Rym, une beauté narcoleptique que cette condition empêche de se marier. Pourtant Khliffa, le meilleur ami de Mounir, ne demanderait que ça, d'épouser Rym, qui elle-même est amoureuse de Khliffa (Mohamed Bouchaïb, parfait en amant lunaire). Mais ce garçon est trop pauvre aux yeux de Mounir qui rêve de grandeur.*

*Une incursion à la ville voisine permet au jeune patriarche et à sa famille de revenir chez eux avec pour bagage le plus gros mensonge que le village ait connu : Rym va épouser un Français richissime du nom de Van Cooten. Cette fable bouleverse la hiérarchie sociale de la communauté et les espoirs des amoureux.*

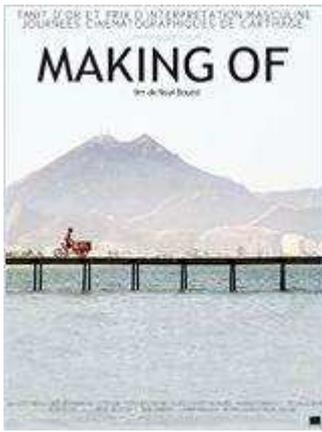
#### **SATIRE DOUCE**

*Ce mécanisme a fait ses preuves depuis des siècles, et Lyes Salem ne cache pas ce qu'il doit à la fois au théâtre classique et aux cinémas venus de pays qui passent à l'âge industriel : l'Italie des années 1950, l'Égypte dix ans plus tard. Ces exemples servent de boussole à Mascarades, sans empêcher le film de trouver un ton singulier, qui trouve son harmonie dans une satire douce mais efficace de la société algérienne d'aujourd'hui, comme on ne l'a pas encore vue au cinéma.*

*Plutôt que de fouailler là où ça fait mal, le scénario de Lyes Salem et Nathalie Saugeon se contente d'allusions à la religion (un plan sur le minaret du village, un deus ex machina en turban blanc à la fin du film) ou à la politique (on ne voit jamais le fameux colonel, mais toute une séquence est consacrée à un délit de corruption caractérisé). L'essentiel tourne autour des tribulations de Mounir, faux phallocrate qui finit toujours par se rendre aux arguments de bon sens de sa femme, plus forte et plus intelligente. Sous sa propre direction, le réalisateur dessine d'abord à gros traits son personnage de bravache englué dans ses mensonges, puis l'affine au fil des séquences, jusqu'à en faire un brave type à qui ne manque que de prendre en compte les conseils judicieux que lui prodiguent son épouse et son ami.*

*Le charme de Mascarades tient aussi au plaisir de l'utilisation inédite d'un décor exceptionnel. Pour les spectateurs français, ces dernières années, le bled algérien a été la toile de fond de nombreux films sur la guerre coloniale, et il y a plus que du soulagement, un peu d'euphorie, à le voir utilisé comme le milieu naturel de vies ordinaires qui échappent au poids de la tragédie pour valser au rythme de la comédie.*

**Thomas Sotinel, Le Monde.**



## 17h40- Making of de Nouri Bouzid (Tunisie, 2h, 2006, VOSTF)

FESPACO 2007 - Festival Panafricain de Cinéma et de Télévision de Ouagadougou (Burkina Faso, 2007). Prix de la meilleure interprétation masculine : Lofti Abdelli (Dali, acteur principal) Prix du meilleur montageJCC - Journées Cinématographique de Carthage (Tunisie, 2006) Tanit d'Or

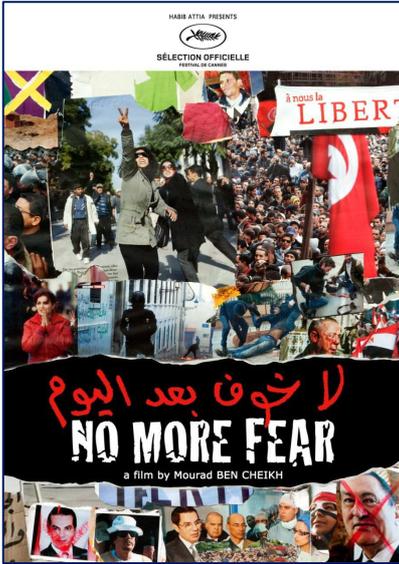
Le film dont le décor principal est un tournage, raconte le drame de trois personnages. Le réalisateur Youssef, à l'âge des bilans, est déchiré entre une vie privée qui part à la dérive, et un film qui lui fait peur, car il remue tout en lui, mais dont il ne voit pas l'aboutissement. Le comédien, Dali, a accepté le principe d'ignorer au départ la destinée du personnage qu'il incarne, se sent manipulé quand il découvre que ce petit danseur de quartier, évolue vers un intégriste en devenir. Il a peur du film et des enjeux qu'il porte, et va jusqu'à refuser de le finir. Enfin, le personnage de Bahta (que joue Dali), dévalorisé par les siens, malmené par les voisins du quartier, voit son projet de partir en Europe, pour devenir danseur, tomber à l'eau, à cause de la dernière guerre en Irak. Il échoue chez un louche prédicateur, qui va le manipuler, et lui faire un lavage de cerveau. L'action du film se passe entre Rades et La Goulette au début du printemps 2003, au moment de l'invasion de l'Irak par l'armée américaine. Tous les personnages se sentent humiliés, blessés, atteints jusqu'au fond d'eux même, par cette guerre... Le spectre du 11 septembre plane sur eux. Pour Youssef, le seul moyen de s'en sortir c'est de l'exorciser dans une fiction. Arriveront ils à vaincre chacun sa peur, et à mener l'œuvre à son terme, et leurs rêves à bonne rive !



Né en 1945 à Sfax. Il étudie à partir de 1968 le cinéma à l'INSAS (Institut National des Arts du Spectacle et Technique de Diffusion) à Bruxelles. En 1972 il y obtient son diplôme de fin d'études avec un court métrage, "Duel". La même année, il entame son activité professionnelle comme stagiaire sur "Rendez-vous à Bray" d'André Delvaux. Dès son retour en Tunisie 1972-73, il fréquente la Télévision Tunisienne (RTT).

Il a été arrêté et emprisonné pendant plus de cinq ans (1973-79) pour délit d'opinions et pour appartenance au groupe radical Perspectives. Il a vécu la torture, l'enfermement, l'enfer. Sorti de prison, il travaille comme assistant réalisateur sur plusieurs films tunisiens et étrangers. Son premier long métrage L'homme de cendres (1986) est sélectionné à Cannes, Namur et couronné dans plusieurs festivals. En 1989, Les sabots en or confirment le talent de Bouzid. En 1993, il présente à la Quinzaine des réalisateurs Bezness, qui sera projeté ensuite à Namur. Bent Familia était également sélectionné au FIFF en 1997. En plus de son

activité de réalisateur, Nouri Bouzid collabore à l'écriture de nombreux succès du cinéma tunisien comme Halfaouine - l'enfant des terrasses (Ferid Boughedir, 1990), La nuit de la décennie (Babaï Brahim, 1990), Le sultan de la médina (Moncef Dhoub, 1992), Les silences du palais (Moufida Tlatli, 1994), La saison des hommes (Moufida Tlatli, 2001). Il participe, en 1994, à la fondation d'une école de cinéma, l'EDAC, où il enseigne depuis.



## 20h avant-première du film « Plus jamais peur » [La Khaoufa Baada Al'Yaoum](#) de Mourad Ben Cheikh (Tunisie, 1h30, 2011)

Malade de sa Tunisie, un personnage lance la réplique du film : “ Cette révolution tunisienne n’est pas le fruit de la misère, mais plutôt le cri de désespoir d’une génération de diplômés. Ce n’est, ni la révolution du pain, ni celle du jasmin... Le jasmin ne sied pas aux morts, il ne sied pas aux martyrs. Cette révolution est celle du dévouement d'un peuple... Plus jamais on n'aura peur pour cette nouvelle Tunisie ! ” Cette réflexion résume parfaitement l'état d'esprit des Tunisiens. Aussi bien celui des jeunes qui ont fait la première révolution de l'ère virtuelle ; que celui des plus âgés qui n'ont jamais cessé de braver la peur pour résister au joug de la dictature.



Né le 29 janvier 1964 à Tunis.

Il vit et exerce ses activités professionnelles entre la Tunisie et l'Italie. Après un bref passage à l'institut des beaux-arts de Tunis, il obtient son diplôme universitaire en disciplines des arts de la musique et du spectacle à l'université de Bologne en Italie. En 2002, il réalise divers spots publicitaires sur le marché tunisien et algérien. En 2003, il réalise le film "Le Pâtre des étoiles", une production de CTV services avec le soutien du Ministère de la culture, de la jeunesse et des loisirs.

Mourad BEN CHEIKH porte un grand intérêt à la plasticité de l'image, c'est le fruit de sa grande passion pour la photographie et de sa fréquentation des Beaux-Arts de Tunis. Par la suite, il a acquis une solide base théorique (Histoire du cinéma, sémiologie, dramaturgie) au sein de l'Université de Bologna en Italie.

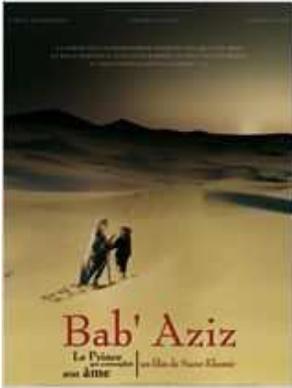
On retrouve l'empreinte de ces deux caractéristiques aussi bien dans ses récents documentaires sur "Bobodioulasso" au Burkina et "Djenne" au Mali (2008), que dans les anciens travaux (Mare Nostrum 2007, la série "Histoire en Méditerranée" 2004/2005). On peut aussi rappeler l'expérience télévisuelle (Fondeq el-ghalla 1998 en Tunisie et SFIDE 99/2000 en Italie). Dans le domaine de la fiction, il faut citer les CM: "Le pâtre des étoiles" 2003 (compétition officielle JCC 2004 et plusieurs autres sélections) ainsi que le tout récent "Une saison entre enfer et paradis" (2008) JCC 2008 (section Panorama).

## Projections suivies d'un débat avec la Ligue des droits de l'Homme, et en présence de Monsieur Gilbert Naccache.



Gilbert Naccache est né en 1939 à Tunis. Il fait ses études supérieures à Paris à l'institut national agronomique. De retour en Tunisie, il travaille au ministère de l'Agriculture comme ingénieur agronome. Ses activités politiques au sein du groupe Perspectives lui valent d'être arrêté en mars 1968 et lourdement condamné. Il sera libéré en 1979. Il vit actuellement en France. De ses écrits de prison, « Cristal » a été publié (réédité aux Éditions Chama en 2001), ainsi que « Le Ciel est par-dessus le toit. Nouvelles, contes et poèmes de prison et d'ailleurs », aux Éditions du Cerf (Paris) en 2005.

## Dimanche 19 juin :



**10h30- Bab Aziz , le prince qui contemplait son âme** de Nacer Khémir (France-Tunisie, 1h36, 2006, vostf) en Ciné P'tit déj  
Projection supplémentaire le mercredi.

**“LA VÉRITÉ EST UN GRAND MIROIR TOMBÉ DU CIEL QUI S'EST BRISÉ EN MILLE MORCEAUX, CHACUN POSSEDE UN TOUT PETIT MORCEAU MAIS PENSE DÉTENIR TOUTE LA VÉRITÉ.”**

Djalâl Al Din Rûmi

Grand mystique soufi (1210-1273), fondateur de l'ordre des Derviches.

*Perdues dans un océan de sable, deux silhouettes cheminent : Ishtar, une petite fille pleine d'entrain et son grand-père Bab'Aziz, un derviche aveugle.*

*Elle le guide vers la grande réunion des derviches qui a lieu tous les trente ans, mais pour trouver cet endroit secret, il faut “écouter le silence infini du désert avec son coeur”. Leur voyage à travers l'immensité brûlante les amène, tel un jeu de pistes, à la croisée d'autres destins : Osmane, qui cherche un palais en plein désert... Zaïd, dont le chant a séduit une femme à la beauté irréelle qu'il a perdue depuis... Hussein, un jeune homme en quête d'un autre monde...*

*Il y a aussi ce conte ancien que raconte Bab'Aziz à Ishtar tandis qu'ils progressent péniblement dans le sable, l'histoire de ce prince qui a abandonné son royaume pour devenir derviche.*

*Et le désert finira par révéler son secret...*

### **POURQUOI CE FILM AUJOURD'HUI ?**



*J'emploierais volontiers cette parabole : si vous marchez à côté de votre père et qu'il tombe le visage dans la boue, que faites-vous ? Vous l'aidez à se relever et vous lui essuyez le visage avec votre veste ou votre chemise.*

*Le visage de mon père, c'est l'islam, j'ai essayé de l'essuyer avec mon film en montrant une culture musulmane tolérante et hospitalière, pleine d'amour et de sagesse... Bref, une image qui ne cadre pas avec l'image de l'islam véhiculée par les médias suite au climat d'hystérie post-11 septembre 2001. Le fondamentalisme, l'intégrisme sont un miroir déformant de l'islam. Ce film est une humble tentative pour rétablir le vrai visage de l'islam. Dès lors, je ne vois pas plus urgent comme thème que celui-là ; redonner un visage à des centaines de millions de musulmans qui sont souvent, pour ne pas dire toujours, les premières victimes du terrorisme fondamentaliste. Bien que ce soit un film fondé sur la tradition soufi qui nous remplit de joie et d'amour, c'est aussi un film éminemment politique, un acte conscient. C'est un devoir aujourd'hui de montrer autre chose de l'islam, sinon chacun va étouffer à cause de son ignorance de l'autre. C'est la peur qui étouffe les gens, non la réalité. Il y a en France aujourd'hui près de 5 millions de musulmans. C'est une forme d'hospitalité que de découvrir le vrai visage de son voisin. L'hospitalité ne veut pas seulement dire recevoir et donner à manger, l'hospitalité signifie d'abord l'écoute. Vous ne pouvez pas recevoir quelqu'un chez vous, l'accueillir et l'ignorer. La première règle de*

*L'hospitalité, c'est l'écoute. Pour moi, ce film favorise cette écoute et plus loin, une véritable rencontre. Voir ce film est une forme d'hospitalité envers son voisin.*

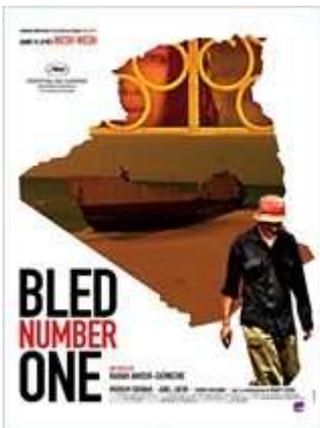
### **POURQUOI CE SOUS-TITRE "LE PRINCE QUI CONTEMPLAIT SON ÂME" ? EST-CE L'IMAGE DE NARCISSE ?**

*C'est vrai que le prince est penché sur l'eau mais il ne voit pas son propre visage comme Narcisse, car celui qui voit son reflet dans l'eau n'est pas capable d'amour. Le prince contemple l'invisible, son âme. Nous sommes tous comme un iceberg, dont seulement un dixième est visible et le reste est caché sous l'eau. Le thème du prince est un thème que j'ai découvert grâce à une assiette peinte en Iran au XII<sup>ème</sup> siècle. Elle représente le dessin d'un prince penché sur l'eau avec l'intitulé : "le prince qui contemplait son âme". J'ai perçu cette image comme quelque chose que je devais continuer, c'est pour ça que le tournage en Iran m'a paru évident.*

*Répondre à un artiste du XII<sup>ème</sup> siècle par un film. D'ailleurs le hasard, ou autre chose, a fait que nous avons tourné à Kachan, ville d'origine de cette assiette... Le film par sa construction essaie d'aider le spectateur à oublier son propre ego, à l'effacer pour mieux s'ouvrir à la réalité du monde. Il est construit sur un schéma semblable aux visions racontées par les derviches. Il emprunte leurs danses en spirale, comme les derviches tourneurs. Les personnages changent mais le thème reste unique : l'Amour. Toutes sortes d'Amour. Et comme le dit Ibn Arabi\* "Mon cœur est devenu capable de prendre toutes les formes ; il est pâturage pour les gazelles et couvent pour le moine, temple pour les idoles et Kaaba pour les pèlerins. Il est les tables de la Torah et le livre du Coran. Il professe la religion de l'amour quel que soit le lieu vers lequel se dirigent ses caravanes. Et l'amour est ma loi et l'amour est ma foi".*

**Entretien avec Nacer K h e m i r, réalisateur**

\*Ibn Arabi : Grand mystique andalou (1165-1240)



**16h- Bled number one** de Rabah Ameur-Zaïmeche (Algérie-France, 1h37, 2005, vostf)

A peine sorti de prison, Kamel est expulsé vers son pays d'origine, l'Algérie. Cet exil forcé le contraint à observer avec lucidité un pays en pleine effervescence, tiraillé entre un désir de modernité et le poids de traditions ancestrales.

*(...) Rabah Ameur-Zaïmeche invente tout bonnement sous nos yeux une manière inédite de mettre en scène.*

Jean-Michel Frodon, Les cahiers du cinéma.

### **"Bled Number One" : chronique d'un retour en Algérie**

*C'est un grand gars avec des lunettes noires et un bob rouge, sous lequel il cache un crâne rasé. Kamel dans le film, Rabah Ameur-Zaïmeche dans la vie. L'auteur joue le rôle principal. Fiction, réalité ? Il est né dans ce village du nord-est de l'Algérie où il nous fait débarquer, là où habite encore une partie de sa famille, issue d'une tribu berbère. On parcourt la rue principale en taxi. Musique*

*Bled Number One : le titre clame l'attachement au pays. Chaleur, sons, odeur de terre. Accolades, thé sur la terrasse, muezzin. Le film avance ainsi par touches, couleurs, émotions. A coups de plans-séquences sur des moments creux. Bras d'honneur à la narration classique, culte de l'impression, de l'effluve sensuelle, de la crispation imprévisible.*

*Rabah Ameur-Zaïmeche encourage l'improvisation à partir de quelques dialogues, sa mise en scène est à l'affût de la relation humaine, elle flirte avec le documentaire. Attentes, désirs, tensions, violence, vent des passions.*

*Kamel revient, expulsé de France, à peine sorti de prison. Quelque chose d'irrationnel le cueille, dans ce retour aux entrailles sacrificielles, cette immersion brutale au pays des sourates, du mythe, de la magie. C'est un homme déplacé, entre hébétude et mélancolie, pas si mécontent d'humer l'air des ancêtres. Pas si heureux que cela non plus, et même de moins en moins. "Je ne peux pas rester là, je vais craquer, péter les plombs", dira-t-il à la fin.*

*Allers, retours, cycle infernal. Wesh Wesh, le film précédent de Rabah Ameur-Zaïmeche, Prix Louis-Delluc du premier film (2002), racontait le retour clandestin du même Kamel chez lui, à la cité des Bosquets de Montfermeil, après qu'il eut purgé une double peine (cinq ans de taule, deux d'expulsion). Chronique de la vie dans les barres de Seine-Saint-Denis d'où giclait la rage à tous les étages. Bled Number One (qui fut l'un des événements du Festival de Cannes, dans la section "Un certain regard") est-il situé avant Wesh Wesh, ou après ? Kamel l'égaré est le Sisyphe des étrangers, rebeu dans son "pays d'accueil", infidèle dans sa terre originelle. Ici ou ailleurs, cet éternel déraciné est témoin d'une angoissante effervescence. Les traditions imposent leurs diktats liberticides de part et d'autre de la mer. Kamel n'est pas seul à revenir. Louisa n'est pas reçue les bras ouverts. Elle a fui le domicile conjugal avec son fils, sa mère la chasse, son frère la bat. C'est une honte qui rejaillit sur toute la famille, une humiliation, un déshonneur.*

*"C'EST EUX LES FOUS !"*



*Mine de rien, Rabah Ameur-Zaïmeche filme le caractère insidieux de la réclusion. Les portes fermées, la fuite avec sa valise, la tentation du suicide, l'enfermement dans un hôpital psychiatrique où, comme par hasard, les pensionnaires sont en majorité des femmes (battues).*

*C'est l'une des plus belles séquences de ce film féministe. Transformée en Billie Holiday de Constantine, Louisa qui est chanteuse, offre à ses congénères un récital qui les met en liesse. L'asile est un refuge d'où l'on déplore l'état mental des gens de*

*l'extérieur : "C'est eux les fous !" L'autre morceau de bravoure est cette fête orchestrée depuis la nuit des temps : la Zerda. Egorgement sauvage d'un taureau que l'on dépèce et dont on partage la viande en parts égales selon un rituel immuable, au fil de la prière. Manger avec les femmes est un péché. On guinche quand le soir tombe, on danse, on tape des mains, les esprits s'échauffent. Cette fraternelle cérémonie souligne l'écart entre le communisme primitif du bled et l'égoïsme d'une culture occidentale axée sur la privatisation.*

*Kamel et Louisa rôdent en marge, et diffusent de leur façon d'être, de leur solitude, la présence d'une pureté, d'une liberté de mœurs, d'un défi à l'interdit. Ces deux-là ont du mal à trouver leur place. Mais entre les hommes du cru ne règne pas la paix des braves. Dans le portrait qu'il brosse de la société algérienne, Rabah Ameur-Zaïmeche n'omet pas la menace islamiste. Les palabres et jeux de dominos au café auxquels s'adonnent les mâles désœuvrés sont interrompus par un groupe de jeunes intégristes à l'affût de tout ce qu'ils jugent "sale" : boire, jouer, fumer...*

*Bled Number One transpire aussi du désarroi des Algériens qui s'inquiètent pour l'avenir. Prêts à faire n'importe quoi, organiser une milice contre ces barbus imberbes, dresser des check-up sur les routes, plutôt que de voir les Américains se piquer de venir mettre de l'ordre. Nationalisme et intolérance, fureurs communautaires et crispations religieuses, angoisses identitaires et désarrois intimes, tout ici est glissé de la manière la moins didactique qui soit, elliptique, poétique, par l'image, le son. Paysage, visage, corps écartelés entre l'extase et la fureur : la beauté du film est dans sa puissance d'évocation. »*

**Jean Luc Douin, Le Monde**



Né en 1966 à Béni-Zid (Algérie), Rabah AMEUR-ZAÏMÈCHE arrive en France en 1968. Il grandit dans la cité des Bosquets à Montfermeil, en Seine-Saint-Denis. Après des études en sciences humaines, il fonde en 1999 la société SARRAZINK PRODUCTIONS et réalise en 2001 son premier long-métrage Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?, en prenant une caméra DV avec des amis à la Cité des Bosquets, en Seine-Saint-Denis, un endroit qu'il connaît bien puisqu'il y a passé toute son enfance. Le film obtient de nombreux prix, dont le prix LOUIS DELLUC et le GRAND PRIX au FORUM DE BERLIN DU NOUVEAU CINÉMA. En 2005, il écrit, produit et tourne en Algérie son second long métrage, Bled Number One, sélectionné au Festival de Cannes 2006.

## En clôture et en Avant-première



**18h00 – Sur la planche.** De Leïla Kilani (France–Maroc–Allemagne, 1h50, 2010). Projection suivie d'une rencontre avec la réalisatrice (sous réserve) et en partenariat avec Centre Images.

C'est l'histoire d'une « fraternité » en danger, l'histoire d'un quatuor : celle de quatre filles en course, faite d'amour, de choix, de destins fracassés. Elles sont les personnages d'un film noir sous les auspices conflictuels du rêve du mondialisme.

### Quinzaine des Réalisateurs 2011 edition n° 43

3 nominations :

- Prix Europa Cinema ([Leïla Kilani](#)), - Prix SACD ([Leïla Kilani](#)), - Art Cinema Award ([Leïla Kilani](#)).

**SUR LA PLANCHE a été aidé à l'écriture par Centre Images-Région Centre en 2008.**



Leïla KILANI suit des études d'économie à Paris, obtient un DEA d'Histoire et de Civilisation de la Méditerranée puis prépare une thèse à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Journaliste indépendante depuis 1997, elle s'oriente vers le documentaire à partir de 1999.

Elle réalise notamment "Zad Moultaqa, passages", 2002, "Tanger, le rêve des brûleurs", 2002, sur les candidats à l'émigration vers l'Europe, "D'ici et d'ailleurs", documentaire sur la mémoire industrielle en France.

Centre  
IMAGES

Région  
Centre